

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La campagne du théâtre de la Monnaie est extrêmement brillante et intéressante cette année ; non seulement la direction Guidé-Kufferath poursuit les meilleures traditions qui ont élevé si haut la réputation de notre première scène lyrique, mais, par d'intelligentes et artistiques innovations, cette direction enrichit et consolide encore l'œuvre de ses prédécesseurs. Administrateurs très adroits et très entendus, ces directeurs se montrent avant tout des artistes d'un goût très sûr et d'un rare esprit d'initiative. Excellents musiciens tous deux — l'un, M. Maurice Kufferath, est un critique et musicologue éminent, l'autre, M. Guidé, un virtuose de premier ordre, professeur de haut-bois au Conservatoire — ils sont aussi des hommes de théâtre très entendus qui ont notamment réalisé de véritables merveilles de décor, de mise en scène et de figuration en rompant avec toutes les coutumes et usages surannés et hétéroclites. Depuis l'ouverture de la saison, nous leur devons de nous avoir fait connaître la *Fiancée de la Mer* de Jean Blocks, qui poursuit sa triomphale carrière, et en est aujourd'hui à sa 30^e représentation ; nous leur devons aussi d'excellentes reprises de *Carmen*, *Cendrillon*, de la *Walkyræ*, de *Lohengrin*, *Tannhäuser* et le *Crépuscule des Dieux*, suivies d'une superbe et prestigieuse remise à la scène de *Siegfried* ; et enfin ils nous ont présenté, dans des conditions irréprochables, la dernière œuvre de M. Vincent d'Indy, le chef de votre jeune école musicale.

La critique a unanimement constaté la beauté grave, la belle tenue et l'intense passion de cette action musicale en deux actes, intitulée *l'Étranger*. Il s'agit plutôt, comme on l'a dit, d'un drame psychologique et de rêve que d'un drame d'action. Un troublant mysticisme, des influences occultes y marient de la façon la plus heureuse et avec une harmonie, on dirait shakespearienne, à des scènes franchement réalistes et à des interprétations de phénomènes naturels, marées et tempêtes. L'étranger, le personnage principal, est une sorte d'apôtre néo-chrétien et quasi tolstoïsan, doublé d'un bienfaisant thaumaturge. Établi dans une bourgade de pauvres pêcheurs, il a adopté leur rude métier et du produit de ses pêches abondantes et véritablement miraculeuses, il soulage la misère de ses compagnons moins heureux. Pourtant ses obligés le méconnaissent et poussent l'ingratitude et l'ombrage jusqu'à lui

en vouloir. Seule, une jeune fille, irrésistiblement conjurée par son attitude noble et triste comme par ce que sa personne dégage de mystère, finira par s'éprendre pour lui d'une ardente et impérieuse passion. Un jour même, elle parvient à émouvoir ce juste, ce chaste et ce sage, elle lui arrache presque un aveu d'amour; mais, comme Lohengrin, forcé de fuir Elsa, par l'ordre de sa mission, l'Etranger, condamné à vivre seul, et à qui sa vocation interdit de chérir spécialement une créature humaine à l'exclusion des autres, va quitter le pays et celle qui espérait devenir sa femme. Avant de partir, il prie la jeune fille de lui pardonner l'imprudente parole par laquelle il lui avoua un amour auquel il lui est défendu de s'abandonner.

— Qui es-tu donc enfin? crie Vita affolée.

— Je suis celui qui rêve et qui aime, celui qui rêve le bonheur de tous les hommes frères.

— Alors pourquoi me quitter, toi qui as pitié des autres, toi qui ne prétends chercher qu'à faire le bien, pourquoi m'imposes-tu la pire des souffrances?

L'Etranger déplore l'inéluctable loi, mais, esclave de celle-ci, il adresse à Vita un émouvant adieu : « Prends cette pierre, lui dit-il, en lui tendant l'émeraude enchantée qui brille à son bonnet et à laquelle les pêcheurs attribuaient une vertu maléfique, par elle une volonté droite et pure peut s'imposer aux vents et aux flots. Je n'en suis plus digne : contre tout droit j'ai troublé ta jeune âme; la passion a triomphé de ma volonté; j'ai commis l'injustice, j'ai démerité. »

Mais Vita ne se résigne point à cette séparation et, attestant l'Océan qu'elle n'appartiendra à nul autre qu'à celui qui l'a abandonnée, elle jette à la mer le talisman mystérieux. Une tempête furieuse éclate, une barque se trouve en perdition. Soudain un cri : « Armez le canot! » C'est l'Etranger, rappelé par son devoir de sauveur. Malgré les objurgations, il embarquera et, personne ne voulant l'accompagner, il se dévouera seul. En ce moment, une femme écarte la foule et, tombant dans les bras du héros, elle prend place à ses côtés, pour l'accompagner dans la mort. La partition traduit à la perfection le pathétisme spécial et en quelque sorte philosophique de cette aventure qui se réduit en somme à la situation de deux âmes. Mais si cette musique de haute race révèle tout le mystère, le trouble, les pudeurs, les scrupules, les fatalités qui se partagent les âmes de l'Etranger et de Vita, elle interprète aussi, avec un rare bonheur, comme je le faisais entendre

plus haut, les magnifiques et terrifiantes furies des éléments ou encore les noirceurs, les malveillances, les extériorités farouches et matérielles de la population.

Il serait assez oiseux, je crois, d'insister sur la technique et le métier de M. d'Indy. Cette œuvre nouvelle, aussi châtiée, aussi voulue que *Fervaal*, n'est pas moins noble et émouvante. Ajoutons qu'elle est conçue et élaborée dans un mode et un style tout à fait différents. Les récits et les chants en paraissent d'une ligne encore plus ferme et plus expressive. Le deuxième acte comptera parmi les créations les plus belles de la nouvelle Ecole française. Les adieux de l'Étranger et l'invocation de Vita à l'Océan arrachent des transports d'admiration aux spectateurs les moins avertis. L'œuvre a été merveilleusement montée et jouée : M. Albert et M^{me} Claire Friche se sont surpassés et comme chanteurs et comme comédiens dans les deux rôles principaux. L'orchestre, sous la direction de Sylvain Dupuis, met en saisissante et pure lumière cette partition extrêmement fouillée et chromatique comme toutes celles du chef de la jeune école française. Deux décors, intelligemment composés, et accordés on ne peut mieux à la couleur du poème et de la musique, ont fait sensation.

En fait d'expositions, il y eut, notable entre toutes, celle de *Pour l'Art*. Quatre artistes peintres y furent représentés avec éclat : MM. Ciamberlani, Fabry, Verhaeren et Amédée Lynen. M. Ciamberlani est un Flamand d'origine italienne; origine latine qui éthérise et spiritualise en quelque sorte ses conceptions participant de la profondeur et de la solidité des ambiances de son pays d'adoption. Il continue la tradition de ceux qui pratiquèrent le paysage historique, Poussin, par exemple, et s'apparente, par le caractère hautement décoratif de ses toiles, à votre grand Pavis de Chavannes. Pourtant il demeure souverainement personnel par sa façon d'ordonner et de réaliser ses nobles rêves; il sait, dans un cadre élyséen et chimérique, rendre actives, par leurs attitudes synthétiques, des figures chaudement colorées, réunies dans l'accord du travail et du repos. Sa *Vie Sereine* est à ce point de vue une œuvre impressionnante et d'altière portée. *La Dame au collier bleu* est une toile de musée; rien de plus beau que les colorations presque vénitienes de ce dos de femme où s'écroule la cascade d'une chevelure rousse. Une série d'esquisses témoigne aussi de la valeur du dessinateur probe et puissant, et de ce don de grouper les figures qui représente une des qualités essentielles de M. Ciamberlani.

M. Fabry est, lui aussi, un héraut de la beauté humaine, il l'exalte en des corps dessinés avec une science et une élégance toute florentines et dont il corse et fortifie la musculature, dont il ayive la pulpe et la carnation avec une sensualité à la fois coloriste et athlétique éminemment flamande. Rien de plus caressant et de plus harmonieux que ces figures, réunies en des panneaux faisant songer par l'ampleur et le charme de la composition aux fameuses fresques du Primitivo, à Fontainebleau. Non seulement ces chairs sont des merveilles de modelé et de ligne, mais elles ont le ton même de la nudité tiède et vivante.

M. Alfred Verhaeren, le cousin du poète, a d'opulentes natures mortes qui en font l'héritier direct des Feyt et des Sneyders ; et des intérieurs d'église ou de sacristie pour lesquels il a trouvé la somptueuse et chaude palette des Lays et des De Braekeleer. Quant à M. Amédée Lynen, on ne saurait assez louer ses dessins coloriés et ses tableaux d'une facture croustillante et spirituelle, d'une fantaisie à la foi pittoresque et falote, où il interprète les scènes populaires racontées par Eugène Demolder, créateur de la bonne ville d'Yperdamme. Combien délicieuses et de mouvement et d'expression sont les foules qui regardent passer l'*Ommegang*, la cavalcade flamande. Cela pétille et vibre de joie débridée et de verve, sans préjudice d'une exquise et très saine poésie de terroir. Une légende veut que le véritable Uilenspiegel fut le poète patriote et satirique Jacob Van Maerlandt ; je serais plutôt tenté de croire que le dernier avatar de l'immortel Espiègle nous est fourni par le peintre et dessinateur Amédée Lynen.

Parmi les autres artistes de *Pour l'Art*, je citerai : MM. Omer Coppens, Viandier, René Janssens, Firmin Baes, Colmant.

Mais c'est, avec les quatre peintres que je viens de mettre hors pair, un sculpteur, M. Victor Rousseaux ; qui eut les honneurs de ce salon. M. Rousseaux exposa une série de figurines d'une grâce exquise, d'un sentiment raffiné, presque subtil, dignes de rivaliser avec des œuvrettes du même genre que nous léguèrent les grands siècles de la Grèce et de l'Italie, mais qui dégagent une impression d'élégance, de sensibilité, d'intimité, et de charme essentiellement modernes.

A propos de la Loi-Woeste qui, amendée d'une façon assez anodine par le Sénat, va revenir prochainement devant la Chambre, la revue *l'Idée libre* a ouvert une vaste enquête auprès des littérateurs et des artistes. Presque tous, et certes

tous les plus notoires et les plus marquants, se sont élevés contre cette loi qui sera très prochainement votée définitivement par la majorité cléricale.

Voici quelques opinions recueillies parmi les réponses des intéressés.

Edmond Picard : Ne jamais traiter en pornographie l'œuvre d'un bel artiste.

Henry Maubel : Cette loi est faite pour atteindre dans leurs interprètes les écrivains que le jury acquitte; ne pouvant toucher aux œuvres, elle va menacer ce qui les fait vivre; c'est une loi de censure, mais elle est hypocrite; c'est une loi immorale; c'est une loi imbécile.

Camille Lemonnier : Une pensée de pitié et d'humanité, une pensée sociale peut très bien se trouver mêlée à une œuvre où les convenances morales paraissent transgressées : ce serait déjà une raison pour qu'elle ait un caractère de moralité qui devrait la soustraire aux atteintes de la justice, à plus forte raison si l'œuvre manifeste un souci d'art et de beauté.

Amédée Lynen explique par cette boutade la différence entre l'art et la pornographie : M. Woeste, tout nu, pourrait peut-être servir de modèle pour un saint, cela dépendrait du sentiment que mettrait l'artiste dans son œuvre, mais le même M. Woeste, photographié dans le même costume serait indécent, si pas malpropre.

Léon Souguenet, poète ironiste : En supposant qu'une limite entre l'art et la pornographie existe, je me refuse à l'indiquer, car je ne suis pas de la police.

Emile Verhaeren : Je suis hostile à toute loi qui s'occupe de limiter le domaine littéraire. Celui-ci ne doit finir que là où finit le pouvoir créateur de l'homme.

Albert Mockel : Avant de faire voter sa loi, M. Woeste devrait entreprendre en Italie un petit voyage d'information. Dans la *Libreria* de la cathédrale de Sienne il pourrait admirer l'audacieux plafond que le pape Pie III, alors cardinal, y fit orner magnifiquement à la gloire de sa maison. Or Pie III ne se fâcha point des sujets dessinés par Pinturicchio, pas plus que le fin et délicat Léon XIII ne s'émeut aujourd'hui de voir en son Vatican les priapées de tel beau vase grec.

André Ruyters : La loi en question est la revanche des procès de Bruges. Aux yeux de certains, l'acquiescement d'un Eekhoud, d'un Lemonnier, dut paraître révoltant. La législation nouvelle empêchera le retour de pareils scandales. L'idée

désormais passera en correctionnelle : plus de jurés, mais des gendarmes.

Edmond Cattier : La loi Woeste me paraît épouvantable ; toutes les lois mal faites sont mauvaises, et celle-ci n'est pas faite du tout ou plutôt elle semble faite pour toute autre chose qu'il n'est dit. C'est une loi de bon plaisir qui pourra donner lieu aux plus arbitraires persécutions politiques et religieuses.

Maurice Maeterlinck : J'ignore les termes du projet de loi Woeste, mais venant de lui, d'avance, il est indubitable qu'il est mauvais, perfide et haïssable.

Eugène Demolder : La loi Woeste peut devenir, et deviendra, un instrument nuisible contre la liberté de penser, de dire et d'écrire. C'est une loi odieuse et hypocrite.

§

Récemment une grande manifestation a eu lieu à Anvers en l'honneur de M. Pol Demont, un des poètes flamands les plus estimés en Belgique et en Hollande, et dont la réputation a franchi depuis longtemps les frontières de son pays. Les fêtes en l'honneur de M. Camille Lemonnier ont commencé le 18 février. Je vous en ai déjà communiqué le programme.

Les deux dernières livraisons de la revue *Onze Kunst*, une sorte de *Studio*, éditée à Anvers par M. J. Busschmann, sont particulièrement remarquables. Elles renferment entre autres une étude de M. Auguste Vermeylen sur Constantin Meunier, accompagnée de superbes reproductions de l'œuvre du grand sculpteur ; un article intéressant : *l'Initiation à l'art de Rubens*, par M. Jan Veeth, des études de M. Max Roozes sur les dessins des maîtres flamands, etc., etc. M. Busschmann a eu l'excellente idée de publier, depuis janvier, sa revue en français et en flamand.

A signaler aussi une excellente anthologie des *Poètes lyriques français* de France et de l'étranger, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par MM. Fonsny et Van Dooren. C'est un ouvrage très complet, conçu dans un esprit large et dénotant autant de goût que de compétence. Il a paru à Verviers, chez l'éditeur Alb. Hermann.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad : *Youth, a narrative and two other stories*, cr. 8°, 375 p., 6 s., Blackwood. — Mary Cholmondeley : *Moth and Rust, together with Geoffrey's Wife and the Pitfall*, cr. 8°, 312 p.,